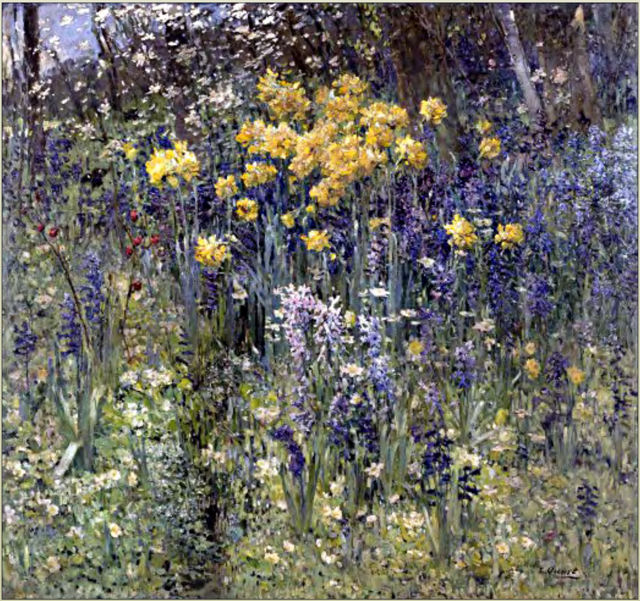
Englebert Gallèze (Lionel E. Léveillé)

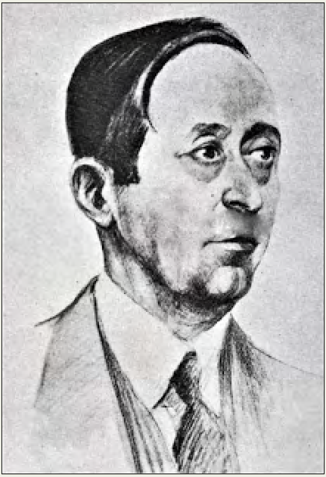
LA CLAIRE FONTAINE



Vertiges

JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Ernest Quost (1844-1931), *Fleurs de Pâques* (1890),
Dépôt du Centre national des arts plastiques (France), photo : Arnaud Loubry.



Lionel Léveillé (1875-1955), alias Englebert Gallèze.

La Claire fontaine

POÉSIES

À maître J. L. Perron, avocat, conseil du roi, député de Verchères à l'Assemblée législative de la province de Québec, qui sans autrement me connaître, m'a généreusement aidé de son influence, à la seule fin d'encourager un humble littérateur, ce livre est respectueusement dédié.

E. G.

Cher lecteur,

Quand tu parcourras, d'un œil averti ou même bienveillant, ces pages où j'ai mis un peu de mon âme, je ne m'attends pas à ce que tu les aimes autant que moi. Elles n'ont pas été écrites dans une pensée préconçue et suivie, mais généralement, et je pourrais dire uniquement, pour satisfaire un besoin du cœur.

Après les avoir relues avec désintéressement, autant que cela m'était possible, je les ai crues dignes de la publication. Si je me suis trompé, c'est ton droit et, peut-être, ton devoir de me le dire. Je te serais même reconnaissant de me souligner les faiblesses et les fautes qui entachent ces modestes essais, et de me fournir ainsi l'occasion de mieux employer mes loisirs ; mais tu ne m'apprendras rien en affirmant que ce livre est incomplet et insuffisant ; qu'on n'y voit pas tel ou tel sujet pourtant bien digne d'être chanté en poésie. J'admets d'avance que ceux qui peuvent mettre leur talent au service d'une cause, entreprendre et parfaire une œuvre sont les plus heureux, mais un tel bonheur ne s'est pas trouvé, jusqu'aujourd'hui, dans mon lot.

Si tu es de ceux qui espèrent, sans cesse, voir merveilleusement grandir, au milieu du champs de maïs, un palmier géant qui couvre tout l'horizon de ses branches ; si tu attends toujours le poète-messie qui doit rendre l'ouïe aux sourds et la vue aux aveugles, faire comprendre la beauté à qui n'a pas d'âme et animer la matière inerte, comme « Aux accents d'Amphion les pierres se mouvaient », tu n'es pas celui que cherchent mes accords timides et, devant ton regard perçant, je jure de briser ma lyre.

E. G.

CANOT D'ÉCORCE

J'ai trouvé l'eau si belle
Que je m'y suis baigné.

Canot d'écorce qui vole, qui vole
Canot d'écorce qui va voler

(Vieux refrain que d'après une superstition, on répétait avec insistance pour engager le canot volant à partir de terre.)

Canot d'écorce

À Albert Ferland

Allons, ma muse et mon idole,
Dans les lointains nous exiler.
Entends-tu pas le vent du pôle
De sa clameur nous appeler ?
Canot d'écorce qui vole qui vole,
Canot d'écorce qui va voler.

Touchant et glorieux symbole,
La nuit qui vient de s'étoiler
Offre sa sublime auréole
Aux fronts où l'amour sait brûler.
Canot d'écorce qui vole qui vole,
Canot d'écorce qui va voler.

Partir sans ancre ni boussole,
Ce rêve comment l'épeler ?
Papillon qui, d'une corolle,
Dans le ciel noir veut s'envoler...
Canot d'écorce qui vole qui vole,
Canot d'écorce qui va voler.

Parfois l'orgueil trompeur affole
Un cœur et le fait chanceler
Comme sur l'eau la voile folle
Qu'un souffle rageur vient gonfler.
Canot d'écorce qui vole qui vole,
Canot d'écorce qui va voler.

Sur l'onde perfide et frivole,
Quand le grand large va souffler,
Comme un palais de neige molle
Ton espoir pourrait s'écrouler...
Canot d'écorce qui vole qui vole,
Canot d'écorce qui va voler.

Ah ! viens plutôt sous la coupole

Des pins que le soir fait trembler
Écouter la voix – qui console –
Des aïeux au simple parler...
Canot d’écorce qui vole qui vole,
Canot d’écorce qui va voler.

Ô muse, crois à ma parole,
Si la gloire te vient troubler ;
Dans le vertige où l’aigle vole
L’hirondelle ne peut aller...
Canot d’écorce qui vole qui vole,
Canot d’écorce qui va voler.

Petit poisson

À J. A. Lapointe

« Petit poisson deviendra » gros,

Au bord de la crique *La Noire*,
Un pêcheur, pêchant pour la gloire.
Et n’étant encor qu’à zéro,
Comptait d’avance : « Un... deux... trois... quatre »
Mais il lui fallut en rabattre.

« Petit poisson deviendra » gros,

Si, dans les creux, sur les battures,
Il trouve toujours la pâture
Bonne à se mettre sous le croc ;
S’il dirige bien sa nageoire,
Ne se fait pas mourir à boire.

« Petit poisson deviendra » gros,

Si quelque longue dent vorace
Ne fait pas, dans sa chair vivace,
Un brutal et mortel accroc,
Si, pris soudain de méningite,
Il ne meurt pas de mort subite.

« Petit poisson deviendra » gros,

Si son souffle point ne dévie,
Si, dans le bazar de la vie
Il détient un bon numéro…
Mais c'est en vain que tu rechignes
Et sautes au bout de ma ligne,

« Petit poisson deviendra » gros,

Je t'ai ; je te mets dans la poêle ;
À ta chair trop tendre je mêle
Du sel, du beurre et du poireau.
Et, sans voir que ça te dérange,
Je te fais cuire et je te mange,

« Petit poisson deviendra » gros.

Rivière noire

À mon frère J. O. Léveillé,
notaire à Saint-Jean-de-Matha

Petite onde au cours mince et croche,
Qui serpentes entre les roches
Des montagnes où je suis né,

Mais qui, sous leurs maigres ramures,
Chuchotes un si gai murmure,
Quel nom lugubre on t'a donné !

Qu'importe au poète qui t'aime !...
Ton souvenir ancien et même
Le sens mensonger de ton nom,
Mieux que de plus neuves tendresses,
Lui refont un cœur de jeunesse,
De paix naïve et de chansons.

Ah ! protège dans leur symbole
Les jours purs de l'enfance folle,
Le pont bas, le petit canot
Qui courait sur les ondes vertes,
Et le bruit des rames alertes
En cadence frappant les flots ;

Les rochers noircis, l'ombre douce
Des vieux pins ravagée de mousse,
Le sauvage aspect de tes bords
Et, sous le soleil qui l'inonde,
Ton eau tranquille et peu profonde
Où naviguent des poissons d'or.

Par la campagne parfumée,
Ressuscite les voix aimées
Qui, dans le soir, chantaient en chœur,
Et que l'écho de la colline,
Comme un fol enfant qui lutine,
Répétait, sournois et moqueur ;

Puis, sur quelque rameau flottant,
Parmi les joncs verts de l'étang
Où le jour tiède se concentre,
Gras et content, le ouaouaron,

Comme un rentier sur son perron,
Exposant au soleil son ventre,

Et, qui, lorsque bambins maussades,
Nous lui dressions des embuscades, –
Certes moins féroces que fous –
En s’enfuyant sous l’onde claire,
Pour tout reproche de colère
Ronchonnait un grognement doux.

Plus loin, l’ancienne carderie
Avec sa charpente pourrie,
Son vieux toit de chaume branlant
Et la chute, toujours grondante,
Dont on entendait la voix lente
Sans fin, le soir, en s’endormant.

Doux passé, visions sereines,
Si vos allégresses lointaines
Prêtaient leur douceur à ma voix
Je l’épellerais dans la gloire
Le nom de la rivière *Noire*
Pour tout ce qu’il évoque en moi,

De ris sonores de voix franches,
De courses folles sous les branches,
De bonds joyeux dans la clarté,
De papillons, de vols d’abeilles,
De gaîté bruyante et vermeille,
De chants par l’écho répétés.

Vive la Canadienne !

D'aussi longtemps qu'il me souvienne,
La leçon mise sous mes yeux
Fut qu'ici-bas nul ne peut mieux
Que chérir sa concitoyenne :
Vive la Canadienne !

Mon père, sur la race indienne,
N'écrivit pas de longs discours,
Mais il est l'auteur de... mes jours
Cette devise fut la sienne :
Vive la Canadienne !

Et pour que brûlant se maintienne,
Dans mes veines, le feu sacré
D'un patriotisme éclairé,
Il me souffle son âme ancienne :
Vive la Canadienne !

Voilà pourquoi, quoi qu'il advienne,
Sous le ciel serein ou dément,
Je me balade crânement
Sans un radis qui m'appartienne...
Vive la Canadienne !

Petite, boulotte ou moyenne,
Aux cheveux blonds, noirs ou châtains.
Qu'elle arbore, soir ou matin,
Robe de velours ou d'indienne...
Vive la Canadienne !

FEU D'ÉRABLE

À l'ombre d'un gros chêne

J'ai été me faire sécher.

Feu d'érable

À Hector Demers

Âme, foyer, lumière et voix,
Enchantement inaltérable
Des soirs tranquilles d'autrefois :
    Feu d'érable !

Quand la bise, au volet rageur,
Hurlait son grand cri lamentable,
Qu'on était bien dans ta chaleur,
    Feu d'érable !

Ah ! les fronts graves ou sereins,
La gaieté bonne et vénérable
Que tu réchauffais dans ton sein,
    Feu d'érable !

Les anciens aux lentes chansons,
Aux histoires épouvantables
Qui mettaient au coeur des frissons,
    Feu d'érable !

Le petit gamin qui, têtu,
Pour mieux écouter chaque fable,
Ouvrait des yeux... t'en souviens-tu ?
    Feu d'érable.

Et l'aïeul au menton branlant
Dont le tisonnier inlassable
Plongeait dans tes tisons ardents.
    Feu d'érable ?

Que d'instants en vain regrettés
- Assis le soir près de la table –
Se rallument dans ta clarté,
      Feu d'érable !

Les quêteux

À maître J. A. A. Brodeur,
avocat au barreau de Montréal

Dans mes souvenances lointaines
Reviennent parfois vaguement
Les imposants croquemitaines
Du temps que j'étais un enfant.

Et je demande à ma mémoire :
« Où sont-ils tous ces noms fameux,
Cayen-Sucré, le Quêteux-Noir,
Le Quêteux-Rouge et le Loucheux,

Péti-Turcot, Tornon-Vinguienne,
Gaillards dégourdis et malins,
Venant tous de Sainte-Julienne,
Du Grand-Cordon ou de Saint-Lin ? »

Quand s'estompait leur haute taille
Ondulant sur leurs lourds bâtons,
Les chiens jappaient, et la marmaille
Rentrait craintive à la maison.

Crânement, sans cérémonie,
Et sur un ton de bon aloi :
« Bonjour toute la compagnie. »

Puis ils étaient partout chez soi.

À manger la soupe en famille
Et sans manières, retenus,
Ils riaient de façon gentille
Et disaient : « C'est pas de refus. »

Pendant qu'on lave la vaisselle,
Fumant leur pipe dans un coin,
Ils vous dépliaient des nouvelles
De tous les villages voisins :

« La belle Luce au gros Bellone
Se marie au petit Durand.
Quand j'ai passé par Terrebonne
Colas à Pierre était mourant. »

Après, un petit bavardage :
« Marci ! Ben du succès ! Adieu ! »
Puis ils reprenaient leur voyage
Sous le grand soleil du bon Dieu.

On était personne de marque,
On était fier de son métier.
Un quêteux, c'était un monarque
Ayant pour carrosse ses pieds,

Pour tout domaine, la grand'route,
Pour fortune, un corps vigoureux
Et pour palais doré, la voûte
Sombre ou transparente des cieux.

Depuis, des réformes iniques
Et l'évolution des mœurs,
Ont au vagabond pacifique,
Signifié : « Travaille ou meurs. »

Pour conserver quelque importance,
Pour être un peu considéré,
Fallut montrer des références,
Un bon billet de son curé,

Être rachitique et tout croche,
Bossu, n’avoir rien de niveau,
Avoir une jambe qui cloche,
N’avoir, de bras, que des morceaux.

Aussi – répercussion juste –
Le mendiant persécuté
N’est plus le beau gaillard robuste
Du bon temps de la liberté.

Avec leur mine pitoyable
Ce sont, tantôt, de faux boiteux,
Qui jettent béquilles au diable
Aussitôt que rentrés chez eux,

Des sourds-muets, de vilains drôles
Aux gestes gourds et rococo
Et qui recouvrent la parole
Dès qu’ils vous ont tourné le dos ;

Ou, si par quelque rue obscure
Vous venez le soir à… ramer,
C’est quelque quêteux d’aventure
Qui parle de vous assommer.

Majestueuse silhouette
Roi hâlé des chemins poudreux
Moi, franchement, je te regrette
Ô race des anciens quêteux

Chien qui hurle

À Alphonse Beauregard

Bien qu'il soit déjà tard, on veille
Chez l'habitant du Chemin-Rond,
Car la mère, la bonne vieille
L'ange-gardien de la maison,

Depuis quelques jours est souffrante.
Elle est très chétive et, ce soir,
Malgré la tempête grondante,
Le vicaire est venu la voir.

Pendant que la malade, lasse.
A l'air d'un instant sommeiller,
Près du lit, on cause à voix basse
Afin de ne pas l'éveiller.

Et la même sombre pensée
Tourmente les fronts inquiets…
À travers la bise glacée,
Sur la route, le chien hurlait.

Dans la malheureuse demeure
Chacun s'est signé gravement,
Et l'on comprit que c'était l'heure
De se désoler, car souvent,

La mère qui sait les présages
Et les expliquait sans effort,
L'a dit dans son grave langage :
« Chien qui hurle est signe de mort. »

Épluchettes

À maître A. Mireault,
notaire à Montréal

Ce soir, à la fête chez les Brunelle,
Pour éplucher le blé d'Inde nouveau,
Les couples bruyants ne font pas défaut.
Et tant pis pour eux, et tant pis pour elles,
Ceux et celles qui chez eux sont restés ;
On n'est pas des gens qui gardent rancune :
Les jeunes, les vieux, les blondes, les brunes,
Tout le rang Péningue était invité.

Allons ! les gars et les fillettes,
Faites voler les épluchettes.
Que l'on se hâte et que l'on bouge !
Si vous trouvez un épi rouge,
Celle ou celui que vous aimez,
 Vous l'embrasserez.

Holà ! les jeunesses, dans la corvée,
Pigez, sans compter, dans les blonds monceaux !
Et trêve aux amours ! les galants farauds,
Ou tantôt, après la tâche achevée,
Des beaux discoureurs vous aurez l'affront ;
On pincera quelque gigue joyeuse
Et l'éplucheur avec son éplucheuse
Les plus vaillants, seuls, boiront, danseront.

Allons ! les gars et les fillettes,
Faites voler les épluchettes.
Que l'on se hâte et que l'on bouge !

Si vous trouvez un épi rouge,
Celle ou celui que vous aimez,
      Vous l'embrasserez.

Le plus vaillant, c'est le père Liboire.
Boulé ! Hein !... les vieux sont toujours les vieux !
Le bonhomme encor a du poil aux yeux !
Et de l'eau du puits, il vous en fait boire !
Le travail fini, faut pas s'ennuyer.
Du rhum attaquez gaîment les bouteilles...
La santé de Liboire et de sa vieille,
Les braves qui vont danser les premiers !

Allons ! les gars et les fillettes,
Faites voler les épluchettes.
Que l'on se hâte et que l'on bouge !
Si vous trouvez un épi rouge,
Celle ou celui que vous aimez,
      Vous l'embrasserez.

Soir champêtre

À maître J. B. Ladouceur,
avocat au barreau de Joliette

Au clocher qu'à travers les branches on peut voir,
La cloche, au loin, sonnait pour l'angélus du soir.
Des gars au teint hâlé, sur les guérets de sable,
Suivaient les bœufs lourds qui revenaient vers l'étable.
On entendait parfois les clochettes tinter
Des vaches qu'un enfant ramène au clos brouter.
Sur les chemins herbeux le grillon qui maraude
Jetait son cri perçant dans la poussière chaude,

Et, sur la majesté tranquille des grands champs
Le soleil apaisait ses rayons lentement.
Sur le perron de bois l'aïeul à blanche tête
Accueillait souriant, fiers de la tâche faite,
Les fils robustes qui rentraient à la maison,
Songeant peut-être que très loin sous l'horizon,
Professant pour le sol le même culte austère,
Les enfants de ses fils labourent d'autres terres
Et forment, par ce soir imposant et serein,
Une chaîne d'amour aux croisements sans fin ;
Car, suivant du grand'père aimé l'exemple sage,
Sa famille a si bien agrandi l'héritage
Que les jeunesses des hameaux avoisinants
Ont nommé ce canton : « Le rang des habitants »,
Et que cet humble nom que tout villageois aime
Du labeur le plus noble est devenu l'emblème.

L'habitant

À maître J. C. H. Trudeau,
avocat au barreau de Montréal

Avec son grand chapeau de paille,
Chemise entrouverte et col nu,
On le voit, sans fin, qui travaille,
Aussitôt le matin venu.
Le soleil fait, sous la flanelle,
Plus vite son sang bouillonner ;
Et, lorsque sa femme l'appelle,
Au bout de l'enclos, pour dîner,

Il ne fait pas la fine bouche ;
Il n'affecte pas d'airs sournois,
Comme un délicat qu'effarouche
Le gros lard ou la soupe aux pois.
Il n'a pas qu'à tenir la plume...
Après le dur labeur des champs,
Devant l'assiette qui fume,
L'appétit est ouvert et franc.
Labourant, fauchant, sans relâche,
Tant que la saison se poursuit,
On le voit à sa rude tâche,
Depuis l'aube jusqu'à la nuit.
Et, quand les récoltes sont faites,
Un beau jour, bien endimanché,
Il part, sur sa grande charrette,
Vendre ses produits au marché.
Financier, bourgeois, philosophe,
En le voyant incline-toi :
Cet ignorant à rude étoffe,
Sur sa charrette, c'est un roi.
De tes inquiets griffonnages
Son esprit ingénu se rit.
Il ne le doit qu'à son courage
Le pain brun dont il se nourrit.
D'un bras robuste et d'un cœur brave,
Il laboure ses champs aimés,
Ignorant à jamais l'entrave
De tous tes calculs renommés.
Dans sa tranquillité certaine
Il goûte santé, force, amour,
Bonheurs que tes fatigues vaines
Ne te prodiguent pas toujours.
Par les tombeaux du cimetière

Qui tiennent encore au foyer
Son cœur s'enracine à la terre
Comme l'orme ou le coudrier.
Si quelque ambition injuste
Convoitait un jour son hameau,
Il s'armerait, vengeur auguste,
De sa fourche ou de son râteau,
Et, comme aux époques passées
Faisait l'aïeul vaillant et fort,
Pour sa tendresse menacée
Il lutterait jusqu'à la mort.
Cet ignorant, pour son village,
Sa maisonnette et son verger,
N'a pas qu'un amour de passage,
Conventionnel et léger.
Il n'a pas votre âme changeante,
Citadine polis. Il n'est pas
La fleur que sans peine on transplante
D'un climat dans d'autres climats.
Il est l'adorateur sincère,
Le gardien honnête et constant
Qui vit et qui meurt sur sa terre,
Au milieu des siens : L'Habitant !

Retour

À L. J. Doucet

Lorsque tu reviendras, après ta longue absence,
Vers ton village ancien aux trottoirs vermoulus,
Dans les grands champs frais labourés qu'on ensemence
Et même sous le toit aimé de ton enfance,
    On ne te reconnaîtra plus.

Dans le banc familial, à vêpres le dimanche,
On te regardera comme un passant suspect.
Tu ne trouveras plus ta vieille maison blanche
Ni le lierre grimpant ni l'étable de planches :
Le val aura changé d'aspect.

Et, si t'arrêtant las, tu demandes à boire,
Des jeunes gens craintifs n'osant te saluer,
Et des enfants nouveaux à tête blonde ou noire
À l'aïeul qui cherche ton nom dans sa mémoire,
Diront : « Quel est cet étranger ? »

Le champ paternel

À maître Charles Émile Trudeau,
avocat au barreau de Montréal

Heureux les fils constants dans leur beauté première
Qui fécondent le champ défriché par leur père !
Vertueux héritiers de l'aïeul simple et fort,
Continuant sa vie, augmentant son effort,
Ils sont l'arbre superbe à la solide écorce
Qui puise au cœur du sol une invincible force
Et dont l'essor puissant de jeunesse, exalté,
Monte plus haut toujours dans la postérité ;
Mais ceux qui, désertant la trace paternelle,
S'en vont errer sans fin sur des routes nouvelles,
Pareils aux flots houleux que roulent les torrents,
Quel bonheur pourrait croître en leurs rêves changeants ?

CHANSONS

Sur la plus haute branche
Le rossignol chantait

Chansons

À monsieur Arthur Laurendeau

Je lui disais : « Ma sœur,
Un beau laurier, sur votre front d'ivoire,
Remplacera la reine des buissons. »
Je le disais et mon rêve de gloire
A, comme tout, fini par des chansons.
Hégésippe Moreau

Puisque si vite le temps coule,
Emportant nos amours changeants ;
Puisque, au rêve qui se déroule,
Tout espoir brusquement s'écroule
Comme un château vieux et branlant ;

Puisque, parmi les noirs décombres,
On voit un blanc fantôme errer ;
Puisque la terre n'est qu'une ombre
Où grouillent des douleurs sans nombre
Puisque, sur le vaisseau qui sombre,
Il vaut mieux chanter que pleurer ;

Pour qu'un écho lointain réponde,
Chantez, dans la nuit de mon cœur,
Chansons tristes comme le monde,
Chansons où la colère gronde,

Chansons, comme la mer, profondes,
Chansons brunes et chansons blondes,
Chansons de joie ou de malheur !

Oui, je me souviens

J'ai perdu ma maîtresse,
Sans pouvoir la retrouver.

Oui, je me souviens, quand, un soir ensemble,
Chaste comme un vœu qu'on fait à genoux,
Avec l'infini dans ta voix qui tremble,
Tu m'as dit, craintive et douce : « Aimons-nous. »

Ce soir m'appartient ! Il n'est point à d'autres !
Devant mon désir tout pencha, soumis.
C'est mon chant d'amour, mon bonheur, le nôtre
Qui remplit la terre et le ciel ravis.

Les arbres, les fleurs, le temps et l'espace
Et l'astre à la glorieuse clarté,
Le jour qui décroît et l'homme qui passe
Nous ont dû leur sainte et calme beauté.

……………………………………………………………………………

Depuis que mon cœur où l'amour persiste
Par ton regard doux n'est plus protégé,
Que l'espace est gris ! Que la terre est triste !
Sous le ciel chagrin que tout est changé !

Femme

Pour un bouton de rose
Que j'lui ai refusé

Quand tu murmuras dans ma vie, ô femme,
Les mots du bonheur changeant et mortel,
Quand de tes yeux purs me sourit la flamme,
L'impossible émoi qui tenta mon âme
M'a fait croire au Ciel,

Ta chair a trahi mon espoir sublime ;
Dans ton regard calme et doux j'ai souffert ;
Et de cet amour le rayon ultime
M'a fait voir plus bas qu'au fond de l'abîme :
Je crois à l'enfer.

Et je me débats dans le rêve vide,
Attiré par l'insondable remous,
Comme un chat que son protecteur perfide
A jeté dans quelque mare fétide,
Une roche au cou.

Anciens amis

À maître D. A. Fontaine,
notaire à Montréal

Seul dans le nocturne silence,
Je songe à mes anciens amis,
Espoirs que le ciel avait mis
Devant les pas de mon enfance.

Dans mon cœur, par l’ombre envahi,
Subsistent des rayons suprêmes :
Mes amis sont toujours les mêmes
Et pas un d’eux ne m’a trahi.

Comme aux jours de mon âge heureux,
Par des mots vibrants et nombreux
Ils répondent à ma détresse.

À chacun mérite rendu,
Dans le malheur je n’ai perdu
Que les rêves de ma jeunesse.

Ces gueux

À mon père

Sainte volupté ! seul trésor qui vaille !
Non ! ces blêmes gueux, les poètes fous,
Du sage gras et cossu qui les raille,
Dans leur cœur hautain, ne sont point jaloux.

Et si quelque voix, parfois tentatrice,
Murmura dans leur rêve extasié :
« De toute l’âpre et moderne avarice
La richesse entière est là, sous ton pied.

Prends-la sans tarder, d’un geste rapide,
Vers ces biens à ton bonheur dévolus,
D’innombrables mains se tendent, avides :
Dans un instant il n’en restera plus. »

Beauté ! de t'aimer l'âme jamais lasse,
Ces gueux dont la faim blâmait le transport,
Ils ont préféré frémir quand tu passes
À courber le front pour prendre cet or.

Chante, rossignol, chante,
Toi qui as le cœur gai

Ils ne rêvent pas

Ils ne rêvent pas
Ils y vont, agissent.
Les murs qui surgissent,
En travers des pas,
Ils les aplanissent :

Ils ne rêvent pas.

Foin ! de la mollesse,
Des vaines finesses,
Des goûts délicats
Qu'un lettré professe :

Ils ne rêvent pas.

« Céladons du livre,
Premièrement vivre
Les jours d'ici-bas »...
Comme un flâneur ivre,

Ils ne rêvent pas.

Gageant sur les courses,

Gagnant à la bourse,
Dans tous les fatras,
Esprits à ressources,

Ils ne rêvent pas.

L'humaine sottise,
Dont, sans cesse, ils visent
Les hauts et les bas,
Est leur marchandise :

Ils ne rêvent pas.

La mine affairée,
La tête enfiévrée
De bruyants tracas,
Même la soirée,

Ils ne rêvent pas.

Graves, ils computent,
À des match de lutte
Ou de pugilat,
Les bonds et culbutes

– Ils ne rêvent pas –

Où d'ardents athlètes
Se rompront la tête,
Les reins ou les bras,
– Voluptés concrètes ! -

Ils ne rêvent pas.

Blâmant la paresse,
Quand vient la vieillesse,

Ils comptent, béats,
Les gains de leur caisse :

Ils ne rêvent pas.

Ils sont – qu'on l'admette –
Des buses parfaites,
Mais, dans tous les cas,
Leur fortune est faite :

Ils ne rêvent pas.

Quand on les enterre,
Les fils légataires
De leurs reliquats
Font comme leurs pères.

Ils ne rêvent pas.

Le snob

Le matin, à huit heures sonnant, je me lève.
Je recueille, bourru, mes vêtements épars.
Je commande mon déjeuner d'une voix brève.
Je déjeune ; j'allume un cigare et je pars.

Parfois je m'arrête.
Je dis : « C'est bien bête. »
Ronchonner, poser,
C'est mal commencer.
Bah ! Chic en manières !
Bon goût ! Savoir faire !

Je salue, en passant, des gens que je rencontre.
Je lis les derniers bulletins des grands journaux.
L'air sournois et pressé, je regarde ma montre.
À ceux qui m'abordent je dis : « Le temps est beau. »

Parfois je m'arrête.
Je dis : « C'est bien bête. »
Se gober, poser,
Parler sans penser.
Bah ! Chic en manières !
Bon goût ! Savoir faire !

Tout le jour, au bureau, je compte ou je compile ;
Je note des argents reçus ou des envois ;
Je téléphone à des clients ; je dîne en ville ;
J'achète mon journal... et je rentre chez moi.

Parfois je m'arrête.
Je dis : « C'est bien bête. »
Compter, compiler,
En vain s'essouffler.
Bah ! Chic en manières !
Bon goût ! Savoir faire !

Ma femme qui de tous les potins s'accommode
Me pousse, chaque soir, dans quelque nouveau plat ;
J'assiste à des euchres ou concerts à la mode ;
Je visite ou reçois en habit de gala.

Je dis : « C'est bien bête. »
Parfois je m'arrête.
Poser, reposer,
Sans se reposer.
Bah ! Chic en manières !
Bon goût ! Savoir faire !

Si, dans quelque guêpier savant où je m'avance,
On vante sans réserve un ouvrage récent,
D'une voix ferme qui trahit ma compétence,
Quand je ne comprends pas, je dis : « C'est épatant ! »

Parfois je m'arrête. Je dis :
« C'est bien bête. »
Parler sans penser,
À froid s'emballer.
Bah ! Chic en manières !
Bon goût ! Savoir faire !

Aussitôt que rentrés chez nous, je me désangle.
J'enlève mon faux col et respire un instant ;
Et je dis à ma femme en baillant comme un angle :
« Avec tous leurs fatras ces gens sont assommants. »

Parfois je m'arrête.
Je dis : « C'est bien bête. »
À se malmener,
Ainsi s'obstiner.
Bah ! Chic en manières !
Bon goût ! Savoir faire !

Tu as le cœur à rire
Moi je l'ai à pleurer

Songe

À Ernest Martel

Toute la blancheur des plus blanches âmes,

Toute la douceur des mots les plus doux,
Toute la beauté des plus belles femmes,
Toute la bonté du ciel à genoux,
Tout l'enchantement d'or et de lumière
Qui berce, ravis, les sommeils d'enfants,
Je les vis, soudain, devant ma paupière,
Passer lentement.

Puis le songe, alors, a changé de forme.
Je vis ma douleur comme en ces miroirs
Réfléchissant un portrait si difforme
Qu'on éprouve une fatigue à s'y voir.
Toute ma fierté n'était que grimace ;
Tout en moi semblait grotesque et pâteux,
Mon corps avait l'air d'un monstre et ma face
D'un masque hideux.

De nouveau, pourtant, la vision douce
Apparut devant mon cœur angoissé,
Et ses pas semblaient glisser sur la mousse
Et sa main m'ouvrir un lointain passé.
Dans le charme pur qui flotte autour d'elle,
Les bonheurs naïfs, de l'âme exilés,
Palpitaient, soudain, comme des bruits d'ailes
D'oiseaux envolés.

Puis, comme à l'appel d'un signal funèbre,
Des yeux aux regards flamboyants et durs,
Des corps décharnés, vêtus de ténèbres,
Sortaient des plafonds, des vitres, des murs.
Leur souffle, comme un brouillard insalubre,
Enlaçait d'effroi mes membres glacés,
En ricanant, fou, des rires lugubres
D'espoirs trépassés.

Puis plus rien, plus rien ! Plus de frais visages,

Plus de rayons purs, de spectres maudits.
La nocturne paix, comme un lourd nuage,
Sur mon œil vitreux et las s'étendit.
Plus rien que le vide et le calme infâme
D'un front de vieillard âpre et dépouillé…
Du songe qui grise et torture l'âme J'étais réveillé.

Le parc

À maître Hector Trudeau,
avocat au barreau de Joliette

De tes rêves aimés par nul regard distrait,
Viens errer, cette nuit, dans le parc solitaire ;
– Un peu de la grandeur sereine des forêts
A pris docilement racine en cette terre. –

Entendre le bruit doux des jets d'eau sur l'étang.
Pour que le gazon vert à sa fraîcheur s'abreuve,
Les hommes, en ce lieu, d'un effort patient.
Ont amené, soumise, une onde du grand fleuve.

Quand le fanal discret du lointain carrefour
Luira vers toi, péniblement, à travers l'ombre,
Mieux que la majesté radieuse du jour
Sa timide clarté baignera ton front sombre.

Et tu diras : « Atome infime de soleil,
Qui luttes, triste et las, contre la nuit funèbre,
L'effort de ma pensée inquiète est pareil
À ta mince lueur filtrant dans les ténèbres. »

La beauté

Elle ne m’a jamais rien dit
Et jamais elle n’entendit
Les mots confus de ma tristesse.
Dans mon chemin elle a passé
En blanc, noir ou fin nuancé
Glorifiant son corps de déesse.

Devant son sourire orgueilleux,
Quand s’allume dans bien des yeux
L’espoir brûlant comme une lave,
Moi, pour plus longtemps l’adorer,
Je la suis sans rien espérer,
Comme son chien ou son esclave.

Elle n’aura pas soupçonné
Le tourment béni et damné
Que sa présence renouvelle,
Et combien j’ai rêvé souvent
La meurtrir dans mes bras déments,
D’une étreinte douce et cruelle ;

Gai, d’être ainsi, dans mon destin,
Le rayon de bonheur lointain
Qui martyrise mon front blême ;
Car, m’imposant un vain émoi,
D’être à d’autres bien plus qu’à moi,
Je la hais autant que je l’aime.

À Albert Dreux

Enveloppé de son bonheur insoucieux,
Sous le dôme sans fin du ciel mystérieux,
Comme un enfant dans la caresse de sa mère,
Le monde souriait, bercé par la chimère.

Simplicité candide, enfantine bonté,
Paix certaine du cœur dans l'espoir abrité,
Comme une vision extatique, sans trêve,
De mirages divins vous enchantiez son rêve.

Qu'importait l'éphémère éclosion des jours ?
Absorbant dans leur âpre appel tous les amours,
Aux berceaux gazouillants de timides prières,
Les tombeaux envoyaient des baisers de lumière.

Dans son étroit chemin nettement défini
La vie, à calmes flots, coulait vers l'infini
Des bonheurs dont ses rides purs montraient les germes,
Vers des amours heureux, sans partage et sans terme.

Un jour, l'Esprit Humain, Prométhée orgueilleux,
Ne voulant plus subir la tutelle des dieux,
Se leva fièrement, d'un effort grandiose,
Pour disputer au ciel l'obscur secret des causes.

Il alla, sans soutien autre que sa raison,
Par chaque jour vécu reculant l'horizon.
De son ambition enfantine et sublime,
Scrutant d'un œil farouche et dur tous les abîmes.

Ses pas erraient sans trêve et par tous les chemins.
Il pesa toute la matière en ses deux mains,
En définit le poids, la saveur, la puissance ;

À tout détermina sa cause et son essence.

Puis vers les mondes au songe toujours pareil,
Comme il venait, sonnant la gloire du réveil,
De sinistres échos à sa voix répondirent ;
Les fantômes de ses rêves morts l'assaillirent.

Contre les souvenirs trahis de son passé
Impuissant, il lutta, désarmé, terrassé,
N'apercevant au loin, par delà sa souffrance,
Qu'un ciel chargé de nuit et de désespérance.

Sur un sol dépouillé de joie et de grandeur,
Son corps n'était qu'un tas de chair et de laideur
Que la mort sourdement emprisonne et travaille.
Des atomes hideux lui mangeaient les entrailles.

Alors, dans son amour égoïste et flétri,
Dans son orgueil par l'âpre vérité meurtri,
Dans ses sens vainement émus, dans tout son être,
Il subit la torture atroce de Connaître.

Vivre

Toujours partir pour n'arriver jamais !
Recommencer sans plaisir et sans trêve !
Toujours pousser devant soi quelque rêve !
À des désirs enchaîner des regrets !

Appeler dans la nuit, tremblant et blême,
Un spectre doux qui ne nous répond pas ;
Toujours aimer sans savoir qui l'on aime ;
Sentir l'espoir buter à chaque pas !

Comme la feuille morte au vent funèbre,
Errer, gémir, bondir et retomber ;
Meurtrir son âme aux angles des ténèbres,
Puis dans la tombe, inerte, succomber !

Est-ce donc là le bien entier de vivre ?
De tant d'efforts ridicules et vains,
Foi, lumière ou mirage, qui délivre,
Montre à mon rêve un moins banal destin.

Mourir

Pourquoi, si l'infini t'appelle,
Douter d'une vie éternelle,
Cœur qui trembles devant la mort,
Âme inquiète qui, sans cesse,
Pour vaincre la chair qui t'oppresse,
Recommences le même effort !

Quel est ton but ?... sous ta paupière
Si ta pensée est prisonnière,
Si tu gémis vers l'inconnu,
Si ton espoir glorieux pleure,
Aux barreaux étouffants de l'heure
Par l'instinct brutal retenu.

Où vont, quand leur chaîne se brise,
Ceux qui d'une vaine hantise,
Dans un long exil, ont souffert ?...

L’oiseau prisonnier qu’on délivre
Et le fauve dompté qu’enivre
Le regret lointain du désert ?

Vers l’objet de son espérance
L’être libre aussitôt s’élance.
Mortel que rien n’a contenté,
Mourir c’est la cage qui s’ouvre,
Le tigre enfermé qui recouvre
Ses jungles et sa liberté.

C’est l’oiseau captif qui s’envole ;
C’est – de sa froide et sombre geôle
Le mur écrasant soulevé –
L’âme d’un long effort plus forte
Que son désir vainqueur emporte
Vers les bonheurs longtemps rêvés.

Alors, dans l’univers immense,
Les cœurs assoiffés de vengeance,
Ceux dont le songe est plein de fiel,
Et ceux dont, unique, le rêve
Fut la beauté sans fin ni trêve
Atteignent l’Enfer ou le Ciel.

Mais ceux que nul Dieu ne réclame,
Ceux à qui la matière infâme
Offre un plaisir toujours nouveau,
Quand s’affaisse leur corps débile,
Leur âme, à jamais inutile,
Rentre avec eux dans le tombeau.

Vendeurs du temple

À ceux dont la parole orgueilleuse et le vœu
De rancœur vous attriste,
Qui professent, hautains, leur incroyance en Dieu,
Répondez : « Il existe. »

Si vous ne pouvez pas voir sans dégoût l’orgueil,
La douleur insoumise,
Prudes, arrachez et jetez loin de vous l’œil
Qui seul vous scandalise.

Et pleurez sur vous-même, cœur sans charité.
Laissez souffrir les autres.
Du Christ humble, indulgent, doux et persécuté
Vous n’êtes point l’apôtre.

Vous n’êtes point la voix de celui qui, sanglant,
Jadis sur le Calvaire,
Dans l’effroi du malheur put se croire, un instant,
Oublié par son Père.

Avant que votre bouche, au croyant naufragé,
Ne crache l’anathème,
Savez-vous quelle injure à sa lèvre a changé
La prière en blasphème ?

Si toujours à vos yeux le phare rédempteur
Éclaire la nuit noire,
Plaignez ceux qui, sombres, ont perdu la douceur
D’espérer et de croire.

Ah ! ne prodiguez pas les redoutables mots
De vos colères saintes.

Dans leurs cœurs essayez de rallumer, plutôt,
    La confiance éteinte.

……………………………………………

Jésus endura tout – du grand pardon prêché
    Donnant sans fin l'exemple –
Excepté de changer le lieu saint en Marché,
    En taverne le Temple.

Lampe du sanctuaire

À mon frère le révérend père Jean de la Croix,
trappiste d'Oka

Lampe du sanctuaire,
Dans l'ombre du saint lieu
Ta flamme solitaire
Se consume pour Dieu.

Sur la chapelle obscure
Sans cesse tu répands
Ta clarté douce et pure
Comme un regard d'enfant.

Et ta ferveur discrète,
Le tourbillon mauvais
Du monde et de ses fêtes
Ne la trouble jamais.

Heureux le cœur mystique,
Humble comme le tien,
Qu'un sentiment unique

Et fidèle soutient.

Dans l'amour dont il aime
Il possède, ce cœur,
Plus que le bonheur même
La paix dans le bonheur.

LA CROIX DU CHEMIN

Il y a longtemps que je t'aime
Jamais je ne t'oublierai.

La croix du chemin

Âpre et vaine à mon cœur s'imposa la souffrance.
Ah ! comme j'étais loin des jours de mon enfance !
Comme j'avais marché longtemps, d'un pied certain,
Sans songer si le but était proche ou lointain,
N'ayant d'autre pensée au front, comme un homme ivre,
Que d'avancer plus loin dans l'ivresse de vivre.
Comme j'avais jeté, prodigue voyageur,
Sans compter, follement, le trésor de mon cœur
Aux frivoles bonheurs rencontrés sur ma route !
Et, maintenant, surgi devant mes pas, le doute
De sa menace vague et sombre m'entourait.
L'homme qui marche seul à travers la forêt,
Un jour d'été, dans la lumière éblouissante,
Dans le parfum léger qui plane sur les sentes,
Quand l'instant, la chanson, les gazons et les nids

Semblent, sous le baiser des brises, rajeunis,
S'arrête quelquefois, pris à ce charme tendre,
Et dans un rêve heureux la nuit vient le surprendre.
Songeur, il veut alors regagner son foyer,
Mais les ténèbres ont effacé le sentier
Que, d'un pas confiant, il suivait tout à l'heure.
Vers le repos paisible et clair de sa demeure
Il marche à travers l'ombre inquiet et hagard ;
Et nul rayon sauveur n'arrive à son regard.
Alors l'instinct de son malheur en lui s'éveille.
À tous les bruits confus il va, prêtant l'oreille,
De ses yeux agrandis fouillant l'obscurité.
Parfois, dans les rameaux par le vent agités,
Il croit entendre, au loin, une voix qui l'appelle ;
Puis la crainte à l'espoir succède en sa prunelle.
Il avance, revient, marche dans tous les sens,
Avec le doute au cœur sans cesse grandissant.
Dans ce bois sans issue et dans cette ombre hostile,
Comme ses pas sont vains, sa fatigue inutile !
J'allais ainsi, perdu dans le dédale humain,
À de vagues rumeurs demandant mon chemin,
Traînant, pour prix de mon insouciance infâme,
La frayeur de vieillir accrochée à mon âme.
Les uns m'ont dit :
« Prends cette route sans beauté
Dont la poussière mord le gazon dévasté,
Sans verdure au soleil, sans nids dans les feuillages,
Qui serpente à travers de fangeux marécages.
Dans les tournants obscurs de son cours tortueux,
Écrase sous ton pied le faible, si tu peux,
Fermant l'oreille au bruit de sa plainte importune...
C'est le chemin béni qui mène à la fortune. »
D'autres m'ont dit :
« Vois-tu, sous l'azur découvert,
Ce rocailleux sentier qui s'allonge, désert,
Bordé d'affreux ravins et de plantes sauvages,

Que le ciel inclément fouette de ses orages ?
Dans cet âpre chemin, sans t'arrêter jamais,
Monte d'un pied hardi... Tu verras les sommets
Altiers de la science humaine et de la gloire. »
D'autres m'ont dit:
« Toute croyance est illusoire,
Car la matière aveugle est l'unique réseau
Qui relie un instant la tombe et le berceau. »

Parmi le bruit confus des sonores doctrines
J'allais, de tout savoir apprenant la ruine,
Et criant, exilé de mes espoirs anciens :
« Rendez-moi la bonté naïve d'où je viens !
Arrachez de mon cœur incrédule qui souffre
La crainte de la mort béante comme un gouffre. »
Lorsque, soudain, un soir, répondant à ma voix,
Au détour d'un chemin, j'aperçus une croix,
Les deux bras étendus en signe d'espérance.
C'était le clair chemin connu de mon enfance,
Le sable qu'autrefois j'avais foulé, pieds nus,
Dans l'ardente gaîté de mes yeux ingénus.
C'était la croix de bois où, tant de fois, ma mère
M'expliqua la leçon touchante du calvaire.
Devant ce doux témoin de mes jours les plus doux,
Pour prier comme alors je me mis à genoux :
« Symbole de douleur magnanime et sereine
Toi qui sondas l'effroi de la misère humaine,
Avec ces yeux rougis et ce front abattu,
Croix de mon âge pur, dis, me reconnais-tu ?
Ah ! rends-moi la ferveur de longtemps envolée.
Ma mère au front serein où s'en est-elle allée,
Quand la mort a, d'un coup, vaincu son cœur vaillant ?
L'air était plein d'un charme indéfini. Le vent,
En frôlant mes cheveux d'une lente caresse,
Réveillait des échos lointains de ma jeunesse.
Et la croix, dans le calme du soir solennel,

Imitant sur mon front le geste maternel,
Murmura doucement, au fond de ma mémoire :
« Le seul vrai bien, mon fils, c’est d’aimer et de croire.
Ta mère regrettée au désert d’ici bas,
Marqua dans la vertu l’empreinte de ses pas,
Acceptant son fardeau sans douter ni se plaindre.
Suis le même chemin !... si tu veux la rejoindre. »

Ah ! si j’avais gardé, mère, à mon front soumis,
L’héritage d’amour que tu m’avais transmis !
Si je l’avais tenu dans l’ombre tutélaire
D’un ingénu vouloir et d’une vie austère,
Aujourd’hui, du lointain de mon passé pieux
Il jaillirait à flots ardents, comme un vin vieux.
Le ruisseau, lentement échappé de sa source,
Va, plus impétueux sans cesse dans sa course.
Mais moi, flot sans élan, proscrit du souvenir,
Qui voulus du passé séparer l’avenir,
Tout désir de bonté qui naît en ma poitrine
Est comme un arbrisseau faible dans ses racines.
Pourtant, malgré l’effroi de mon cœur torturé,
O Christ sanglant, que mes aïeux ont adoré,
De ton grand dévouement fier de porter le signe,
Je chanterai la croix avec ma voix indigne !

Premier baiser de mère au front de notre enfance !
Symbole glorieux dont, naguère, la France,
Par la main de Cartier marqua notre destin !
Bois plus profondément entré dans notre sable
Que l’orme, le bouleau, le sapin et l’érable,
Croix du chemin !

Rustique monument de son espoir robuste,
Dont le paysan voit s’allonger l’ombre auguste,
Chaque jour, sur ces champs de neige ou de moissons,
Qui du Dieu Rédempteur de notre âme immortelle

Sans cesse, en son esprit, augmente et renouvelle
L’humble leçon.

Sublime enseignement. « Adorable mystère, »
Entrave à notre orgueil gênante et salutaire,
Du présent au passé résistable lien,
Qui refais, sous la flétrissure des années,
Pour l’humaine douleur devant toi prosternée,
Le rêve ancien.

Toi qui, malgré le temps, clémente et fraternelle,
À l’âme qui t’aima restes toujours fidèle
Et ne la quittes pas après ses durs travaux ;
Gardienne des aïeux, qui dans les cimetières,
Sur leurs fronts oubliés appelles la prière,
Croix des tombeaux !

Asile ouvert à ceux que l’existence blesse,
D’un au-delà plus pur consolante promesse,
Seul espoir d’ici bas n’ayant jamais trahi,
Livre qui, de chacun protégeant la mémoire,
Mieux que nos cœurs changeants gardes toute l’histoire
De mon pays.

Croix des murs de l’école et croix des sanctuaires,
Aussitôt que nos yeux ont goûté la lumière,
Petite croix d’argent suspendue à nos cous,
Peut-on vous effacer de notre souvenance
Sans renier, au même instant, de notre enfance
Les jours si doux ?

Croix de salut dont nous marqua notre baptême,
Sois toujours le drapeau qu’on révère et qu’on aime.
Espoir des opprimés, des abreuvés de fiel,
À celui qui, tout bas, maudit le bien de vivre,
À ceux qui souffrent trop, d’un geste qui délivre,

Montre le ciel !

Maintenant, le front lourd, vers ma petite ville
Dont les fanaux, là-bas, percent l’ombre tranquille,
Je m’en retourne comme un banni qui revient.
Libre et sans un remords retourner vers les siens ;
Dans sa maison charmée, après un court voyage,
Rentrer d’un pas sonore et la joie au visage,
C’est le repos complet qui suit un dur labeur,
Après l’éloignement l’amour plus jeune au cœur.
Comme à vous accueillir chacun joyeux s’empresse !
Comme on se sent heureux et riche de tendresse !
Mais, lorsque, dans le champ jauni de son passé,
L’œil ne voit que débris et malheurs entassés,
Quand chaque route ancienne, en tremblant parcourue,
Évoque une douceur à jamais disparue,
Le sol, jadis comblé de tant d’instants heureux,
Pleure sous chaque pas son glas plus douloureux.

Pour exprimer le deuil de mes espoirs sans nombre,
Sombre nuit, sur mon cœur étends ton crêpe sombre.
Feuillages remués, lointaines voix des flots,
Plus funèbres dans l’air répandez vos sanglots.
Par l’indigence même abrité de l’envie,
Ici, j’ai possédé tous les biens de la vie,
Candeur, insouciance, amour qui fait pleurer,
Délices de souffrir et force d’espérer,
Bonheurs purs et complets de la jeunesse en fête
Que nul or, quand ils sont dissipés, ne rachète.

Ah ! l’enfance naïve et ses jours radieux,
C’est l’Éden de lumière un jour donné par Dieu
À l’âme virginale et blanche comme un cygne,
Et dont un fol orgueil trop tôt nous rend indignes.
C’est le jardin rempli d’azur et d’arbres verts
Où n’ont mûri jamais encor de fruits amers ;

C’est le buisson cachant l’épine sous les roses,
Et la blancheur des lis éclairant toutes choses,
Car, sur toute douleur, mensonge ou pauvreté,
Les yeux purs de l’enfant répandent leur beauté.
Mais moi… quel fils chéri de fée ou de princesse
Eut des baisers plus doux au front, plus de caresses,
Plus de regards d’amour penchés sur son berceau ?
Quel pâtre, par les prés, les routes, les ruisseaux,
Dans les printemps dorés où l’espoir chante et vibre,
A mieux vécu l’essor d’une âme ardente et libre ?
Plus tard, quel chevalier aima d’un cœur plus fou
Un ange au front plus pur, au sourire plus doux.
Et mira de plus clairs bonheurs en ses prunelles ?
Mes amours de vingt ans, à cette heure, où sont-elles ?
Où sont, quand je voudrais les reprendre à jamais,
Ma mère, mes amis, et tous ceux que j’aimais ?
Seule, une croix retient leurs noms au cimetière.
Ô Christ, tu nous as dit :
« La vie est un calvaire
Qu’il faut gravir sans plainte vaine et sans effroi. »

Et mes aïeux ont cru ta parole, et j’y crois.
Oui, je crois que la tombe, à notre âme ravie,
Ouvre les portes d’or d’une meilleure vie
Où nous attendent, dans la splendeur confondus,
Tous nos rêves enfuis, tous nos bonheurs perdus…
Et, puisque en moi, vainqueur, tout le sang de ma race
De son crédule amour a conservé la trace ;
Et, puisque mes aïeux, au bord de leurs chemins,
Ont élevé la croix, phare des lendemains,
Humble j’irai dans le sillon de leur sagesse,
Pour les rejoindre un jour et qu’ils me reconnaissent !

La Claire Fontaine,
poésies de Lionel E. Léveillé (1875-1955)
(sous le pseudonyme d’Englebert Gallèze),
est paru à la Librairie Beauchemin éditeur,
à Montréal, en 1913.

ISBN : 978-2-89668-973-6
© Vertiges éditeur, 2019
– 0974–

Dépôt légal – BAnQ et BAC : premier trimestre 2020

Lecturiels
www.lecturiels.org